

tous deux, puis tous deux guérissent ; mais quand il leur fut possible de s'échapper, grâce au dévouement de Blaise, vieux serviteur de M. de Morenne, ils ne trouvèrent plus ni famille pour les accueillir, ni toit pour les abriter.

Auguste et Bernard avaient vingt ans.

Il ne leur restait qu'à parti à prendre pour échapper à l'échafaud : c'était l'exil.

Mais l'exil ne leur montrait que de nouvelles misères : ni l'un ni l'autre de ces jeunes gens ne pouvait exercer un état manuel. Il fallait vivre de privations, et combien de temps durerait cet état de choses ? Nul ne le savait.

Le jeune de Morenne fut le plus heureux. Une vieille tante, chanoinesse de Remiremont, lui fit parvenir cent louis : c'était à peine de quoi vivre pendant six mois, mais cela suffisait pour trouver un passeport et passer en Allemagne ou en Angleterre. Auguste fit deux parts de ses cent louis.

« Que vas-tu faire, et où iras-tu ? » demandait-il le jour même à son ami.

— Je l'ignore : tous les chemins sont bons à celui qui n'a plus pour patrie qu'une terre détrempée de sang.

— Ainsi tu es sans projets pour l'avenir ?

— A peu près, cependant mon intention est de rester en France. Ceux qui émigrent sont poussés vers les pays étrangers par deux mobiles distincts ; les uns par une loyale et respectable fidélité, les autres par la peur. Je suis plus que personne attaché à la monarchie, mais l'émigration ne peut rien pour sa cause. Les massacres de Robespierre, les noyades de la Loire, les proscriptions de Marat ne peuvent durer. Tout état violent amène nécessairement une réaction. Un jour viendra où nous serons utiles, gardons notre sang et notre courage pour cette heure. Tu connais l'activité de mon caractère ; l'inaction me pèse, et le danger n'est pas sans me causer un plaisir irritant. Toi, l'homme du calme et des affections paisibles, pars pour Coblenz ou Londres, tu y trouveras des amis qui te procureront des leçons de français. Moi, je reste. On a démoli nos châteaux et vendu nos terres à vil prix ; le règne de la terreur fini, commencera celui de la bourgeoisie, des grandes industries et du commerce. Je déteste le sang, les massacres et les moyens violents ; mais je suis sans préjugé, et le travail ne m'effrayera pas s'il me permet de racheter un jour le domaine de mes pères.

— Mais encore, que feras-tu ?

— J'ai l'idée, mais le levier me manque.

— Et quel est ce levier ?

— L'argent, et c'est tout ! Si j'en avais, grâce à mes connaissances scientifiques, je saurais, sans m'exposer dans le présent, fonder assez rapidement un établissement industriel. Il faudra toujours des usines en France, et des hommes pratiques pour les faire marcher.

— Mais en admettant que nous nous séparions, dit Auguste, combien te faudrait-il pour commencer à mettre ton projet à exécution ?

— Une cinquantaine de louis.

— Les voici, dit Auguste.

— C'est un miracle ! s'écria Bernard.

— Un miracle accompli par ma vieille tante.

Elle m'a envoyé cent louis, partageons.

— Tu es le plus noble cœur que je connaisse ! dit M. de Charmont, mais je ne saurais accepter.

— Je le veux.

— C'est inutile, répliqua Bernard ; je savais à l'avance jusqu'où pouvait aller ton dévouement, tu viens de m'en donner une nouvelle preuve. Mais à notre époque l'or c'est le salut et la vie. Je refuse. A ma place tu agirais de la même manière.

— Eh bien non ! Je me dirais : Cet apathique garçon ne fera rien de ses cent louis ; il ne saura, grâce à cette somme, ni se créer une position, ni reconstituer une fortune, et je me sens capable de tout cela ! J'accepte ce qu'il m'offre, et si je réussis et qu'il se trouve pauvre quand ma position sera devenue enviable, il ne refusera pas plus la moitié de mon opulence, que je n'aurai refusé les épaves de sa misère.

— Dis-tu vrai, Auguste ?

— Sur l'honneur.

— En admettant que mes rêves se changent en une palpable réalité, tu accepteras la moitié de la fortune dont je te serai redevable ?

— Je te le promets.

— Je prends tes cinquante louis.

— Merci ! dit de Morenne avec effusion, comme s'il était l'obligé.

Quelques jours plus tard, Auguste partait pour l'Allemagne avec Blaise, qui avait refusé de le quitter, et Bernard de Charmont se réfugiait en Auvergne.

Auguste demeura en exil jusqu'au moment où la France, ayant été pacifiée à force de conquêtes, il lui fut possible de venir chercher dans le Lyonnais les ruines du château de Morenne et les limites des champs qu'il avait possédés.

Ainsi qu'il l'avait annoncé à son ami, il sut vivre de privations pendant plusieurs années. Il put, grâce à un faible héritage, racheter Morenne, et il s'y installa : le souvenir des temps passés était pour lui l'objet d'un culte.

Ses jours se passèrent à surveiller les ouvriers qu'il employait aux répa-

rations les plus urgentes, et à tirer quelques lapins dans ses garennes. Son unique ambition était de rendre au manoir quelque chose de son premier et chevaleresque aspect ; les brèches des murailles furent réparées, la toiture rétablie, les vitres étincelèrent aux fenêtres ; les gargouilles grimaçantes allongèrent leurs cous de pierre au-dessus des balcons.

Trèfles et dentelles, feuillages et rinceaux rajeunirent autour des portes et des croisées, et M. de Morenne se trouva presque heureux.

Un moment vint cependant où la maison lui sembla grande et vide ; il eut peur de son isolement dans ces salles immenses. Dimant un jour chez un de ses voisins, il y vit une jeune fille de vingt-cinq ans, grave comme quelqu'un qui a beaucoup souffert, spirituelle comme il convient à une femme de l'être, c'est-à-dire sans malice et sans affectation.

Auguste de Morenne comprit ce qu'il fallait à sa vie ; il retourna chez le vieux gentilhomme, lui exposa sans rougir la modicité de sa position, et offrit le peu qu'il possédait à Clotilde d'Avy, que la Révolution avait doublement rendue orpheline et qui n'avait d'autre appui que le chevalier de Garancel, son tuteur, à qui le baron d'Avy l'avait confiée quand il quitta la prison pour l'échafaud.

Ce n'était point un brillant parti qui s'offrait à Clotilde ; elle comprit qu'épousant un gentilhomme pauvre, éprouvé par les malheurs d'une désastreuse époque et que la solitude avait habitué à se replier sur lui-même, elle allait donner sa vie tout entière à celui dont le bonheur dépendrait de ce qu'elle serait pour lui. Mais Clotilde avait reçu de l'expérience une éducation forte, et mille fois préférable à celle que donnent les livres. En voyant crouler son avenir et tomber sa famille, elle avait appris l'instabilité de toutes choses. Formée par le malheur, accoutumée au renoncement, elle s'était fait de l'abnégation une seconde nature. Forcée de demeurer cachée dans une cave pendant une crise révolutionnaire, plus tard de travailler pour vivre ; devenue ensuite garde-malade du chevalier, elle avait conservé dans toutes ces phases difficiles et douloureuses le même calme serein, plus empreint encore d'espérance que de résignation. Elle était l'activité forte, souriante et persistante. Débarrassée de l'inquiétude du lendemain, et replacée dans un milieu en rapport avec sa naissance et ses habitudes, elle n'eut d'autre vœu et d'autre occupation que de rendre au chevalier de Garancel les soins dont il avait entouré sa jeunesse.

Elle lui lisait les journaux et faisait le soir sa partie de trictrac. Clotilde l'écoutait avec une patiente attention